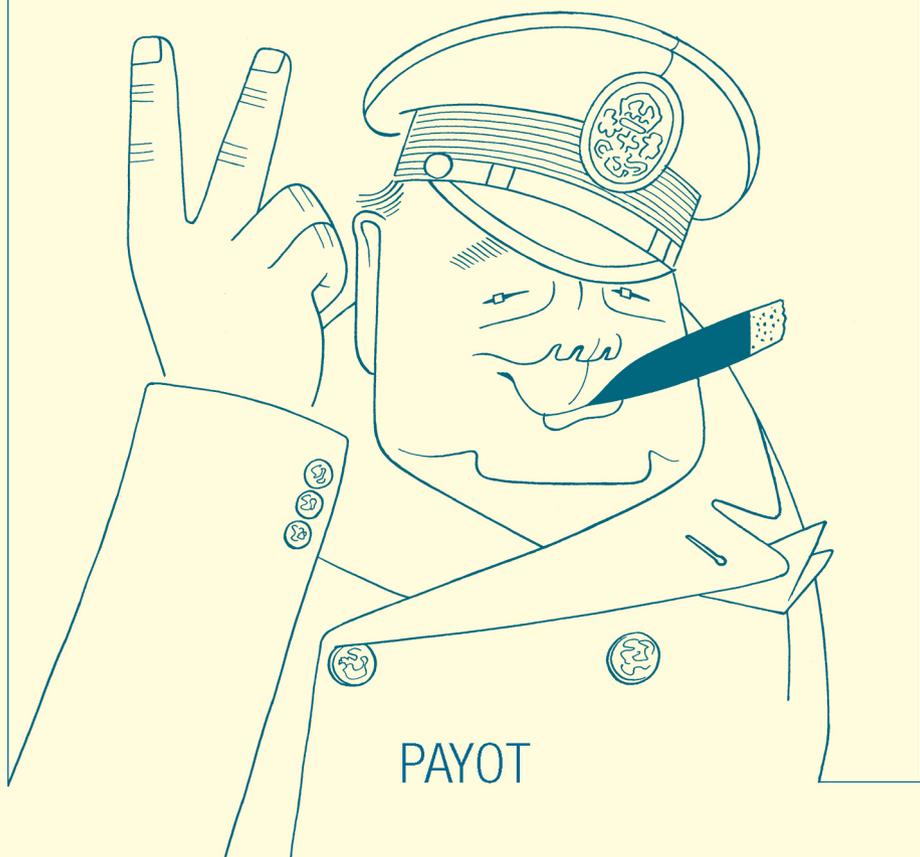


DANIEL SMITH

DANS LA TÊTE DE CHURCHILL

OU COMMENT DEVENIR
UN VRAI LION EN POLITIQUE
ET DANS LA VIE



À une époque où tout le monde se remet en question, pourquoi ne pas prendre modèle sur l'inébranlable Winston Churchill ? Afin de nous faire marcher dans ses pas, son compatriote Daniel Smith nous propose un véritable guide biographique dont les titres de chapitres sont des règles de vie telles que « Libérez votre âme d'aventurier » ou « Espérez le meilleur et attendez-vous au pire », et bien sûr « Gardez le sens de l'humour ». Mais si les bons mots du Vieux Lion sont devenus des classiques, c'est surtout la puissance dramatique de ses discours en temps de crise qui lui a valu le prix Nobel de littérature ; et s'il reste un modèle, c'est parce que sa force de caractère surhumaine cohabitait avec une fragilité très humaine.

« Les jeunes gens devraient, selon moi, faire tout autant attention à ce qu'ils lisent que les personnes âgées à ce qu'elles mangent. Il faut ingérer de petites quantités à la fois, et bien les mâcher », aimait à dire Churchill. Le présent livre, lui, peut se dévorer d'une traite sans risque d'indigestion, et il est particulièrement riche en vitamines.

Traduit dans vingt-cinq langues, le journaliste britannique Daniel Smith est l'auteur d'une trentaine de livres, à majorité historiques.

DANIEL SMITH

DANS LA TÊTE DE CHURCHILL

OU COMMENT DEVENIR
UN VRAI LION EN POLITIQUE
ET DANS LA VIE

*Traduit de l'anglais par Hélène Colombeau
en collaboration avec Mario Pasa*

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original :

HOW TO THINK LIKE CHURCHILL

Michael O'Mara Books Limited (Londres)
9, Lion Yard, Tremadoc Road, SW4 7NQ

Conception graphique de la couverture : Sara Deux
Illustration : Winston Churchill par Miguel Covarrubias,
© Library of Congress / Getty Images

© Michael O'Mara Books Limited, 2015.
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-228-92989-9

À mon père.

Introduction

Dans ce grand drame, il fut le plus grand.

CHARLES DE GAULLE À ÉLISABETH II
APRÈS LA MORT DE CHURCHILL (1965).

Né le 30 novembre 1874 dans une grande famille de l'aristocratie anglaise, Winston Churchill semblait destiné à marquer le monde de son empreinte. En réalité, le chemin de la gloire n'eut rien d'une promenade de santé. Élevé par des parents distants, il connut une enfance assez malheureuse. Après avoir été jugé pendant toute sa scolarité comme « pouvant mieux faire », il décida d'intégrer l'armée, ses résultats ne lui permettant pas de s'assurer une place au sein d'une université prestigieuse.

C'est ainsi que, animé par une ambition dévorante, une certaine arrogance, ses propres démons intérieurs et, disons-le, un véritable sens du devoir, il se lança dans une double carrière de soldat et de journaliste. En quelques années, il réussit à asseoir son indépendance financière tout en se faisant connaître à travers l'Empire britannique.

Fin prêt à entamer une nouvelle vie au service du bien public, il entra à la Chambre des communes en 1900.

Son parcours politique allait se révéler remarquable. Par deux fois il changea de parti, passant des conservateurs aux libéraux, puis inversement. Pendant un temps il eut presque tout du jeune radical, faisant voter des réformes sociales audacieuses. Mais il montra en d'autres occasions un penchant nettement plus à droite. Car il deviendrait célèbre aussi pour sa méfiance envers le mouvement des suffragettes, sa brutalité lors de la grève générale de 1926 et ses positions très fermes sur le destin des colonies. Ni ses amis ni ses ennemis ne savaient jamais vraiment à quoi s'attendre avec lui.

Ayant été impliqué dans ce qui fut sans doute le plus gros désastre militaire subi par les Alliés au cours de la Première Guerre mondiale – la funeste expédition des Dardanelles –, il se retrouva plus ou moins écarté du pouvoir pendant vingt-cinq ans. Dans les années 1930, il se vit ridiculisé et vilipendé par ses adversaires, qui le taxaient de bellicisme tandis qu'ils menaient une politique d'apaisement envers le Führer. Mais l'histoire donnerait raison à Churchill.

En 1940, alors âgé de soixante-cinq ans, il avait derrière lui une brillante carrière ponctuée de hauts et de bas. S'il avait plié bagage à ce moment-là pour finir tranquillement ses jours dans son manoir tant aimé de Chartwell (Kent), on se serait souvenu de lui comme de l'un des grands personnages britanniques du début du xx^e siècle. Le destin en décida autrement : il fut nommé Premier ministre d'un gouvernement de coalition (une formule qui sembla

INTRODUCTION

toujours mieux convenir à son tempérament que celle du parti unique) et tira la Grande-Bretagne des ténèbres. En repoussant la menace nazie en train de s'étendre sur toute l'Europe, il permit au monde de gagner le temps et l'espace nécessaires pour vaincre les armées d'Hitler, ce qui lui valut le titre de plus grand Britannique de l'histoire.

Une des qualités déployées par Winston Churchill entre 1940 et 1945 fut sa capacité à galvaniser une population qui souffrait de terribles privations et sur laquelle la mort planait au quotidien. À travers quelques-uns des meilleurs discours qui furent jamais prononcés, et par la seule force de sa volonté, il fit corps avec la nation après l'écroulement de ses alliés, et ce jusqu'au bout du conflit. Décidé à ne jamais capituler, il imposa à ses troupes de nombreux et difficiles combats d'arrière-garde jusqu'à ce qu'elles soient en mesure de repartir à l'attaque. Son sang-froid et les choix stratégiques judicieux qu'il assumait, quel qu'en soit le prix, contribuèrent à transformer une défaite imminente en victoire totale.

À la fin de la guerre, Churchill avait soixante-dix ans et aurait amplement mérité de prendre sa retraite. Au lieu de quoi il mena campagne pour les élections législatives... et les perdit. Si sa défaite au profit du Parti travailliste le blessa au vif – après tout, qui avait donné plus que lui au pays durant ces cinq dernières années ? –, il demeura une figure publique aimée comme aucune autre. Et à peine six ans plus tard, il se retrouva de nouveau à la tête du pays. Cette fois, il employa son énergie déclinante à contrer la menace de la guerre froide en tentant de parvenir à un compromis avec

les Soviétiques et en s'efforçant d'établir des liens privilégiés avec les États-Unis. De mère américaine et conscient que l'Amérique était en train de supplanter le Royaume-Uni dans son rôle de puissance occidentale dominante, il aspirait ardemment à cette relation depuis plusieurs décennies déjà.

Le temps finit inévitablement par faire son œuvre, mais Churchill ne quitta la vie publique qu'en 1964, date à laquelle il renonça à son siège de député. Il mourut le 24 janvier 1965, peu après son quatre-vingt-dixième anniversaire.

Il est difficile de déterminer avec précision qui était le véritable Winston Churchill, tant il a connu de périodes différentes au cours de son existence. Dans l'imaginaire collectif, il reste ce bonhomme à la mine de bouledogue qui fumait de gros cigares, regonflait les Anglais avec ses discours et faisait le signe de la victoire devant des hordes de journalistes en temps de guerre. De fait, c'est peut-être lui sous son meilleur jour. Mais le personnage avait bien d'autres facettes : gamin perdu, impérialiste intransigeant, réformateur social, soldat, amoureux de la paix, journaliste, lauréat du prix Nobel, politicien, peintre, maçon, épicurien, optimiste, dépressif, chef de famille imparfait et père de la nation.

Aucun autre Britannique de l'époque contemporaine n'a été à ce point scruté sous toutes les coutures. Évidemment, Churchill a ses détracteurs, non sans raison. Il pouvait se montrer têtu, impétueux, égocentrique, voire insensible aux souffrances des autres, surtout s'ils n'étaient pas de même nationalité que lui, ne parlaient pas l'anglais ou n'appartenaient pas à la « civilisation chrétienne ». La moralité

INTRODUCTION

de certaines de ses décisions continue de diviser l'opinion – comme l'autorisation de bombarder sans relâche les villes allemandes. Cependant, nul ne pourra jamais nier que malgré tous ses défauts il apporta à ses compatriotes ce dont ils avaient besoin durant l'une des crises les plus graves de leur histoire. Par un caprice du destin, l'hitlérisme offrit à Churchill l'occasion de se camper en héros, et il la saisit avec courage et charisme.

Mais dans les pages qui suivent, c'est surtout un homme complexe qui va nous apparaître au travers de ses traits de personnalité, de ses idées, de ses convictions et de tout ce qui a pu influencer ses actions ou contribuer à forger sa vision du monde. Un homme chez qui une force de caractère extraordinaire cohabitait avec une fragilité très humaine, et dont les règles de vie pourront inspirer les lecteurs – qu'ils soient politiciens ou simples citoyens.

Ne vous laissez pas décourager par des débuts difficiles

*J'étais ce que les grandes personnes
appellent avec leur tact habituel
"un garçon insupportable".*

CHURCHILL DANS *MES JEUNES ANNÉES* (1930).

Winston Leonard Spencer-Churchill est né le 30 novembre 1874 à Blenheim Palace, une gigantesque demeure située à Woodstock, dans l'Oxfordshire. Difficile d'imaginer lieu plus spectaculaire pour faire son entrée dans le monde.

Winston avait pour ancêtre John Churchill, premier duc de Marlborough et grande figure militaire du début du XVIII^e siècle. Le plus haut fait d'armes de ce général fut incontestablement la victoire qu'il orchestra en 1704 sur le sol allemand lors de la bataille de Blenheim (ou bataille de Höchstädt), pendant la guerre de Succession d'Espagne. Ce triomphe lui ayant assuré la gloire et la fortune à son retour en Angleterre, Marlborough entreprit de faire construire un

magnifique palais familial qu'il baptisa du nom de l'affrontement qui l'avait rendu célèbre.

Le père de Winston, lord Randolph Churchill, était lui aussi un personnage public majeur. Élu député de la circonscription de Woodstock l'année de la naissance de son fils, il gravit rapidement les échelons de la politique jusqu'à être pressenti au cours de la décennie 1880 pour devenir Premier ministre. En 1886, il franchit une nouvelle étape lorsque celui qui occupait le poste, lord Salisbury, le nomma chancelier de l'Échiquier. Randolph avait certainement l'ambition de briguer la plus haute fonction, mais sa soif de promotion finit par causer sa perte. En se lançant dans un bras de fer perdu d'avance contre Salisbury, il précipita sa propre chute et mourut en 1894 à l'âge de quarante-cinq ans, empli d'amertume et marginalisé.

Winston, lui, sortait alors de l'adolescence et ses jeunes années ne laissaient guère présager qu'il égalerait un jour les exploits de ses illustres prédécesseurs. De santé fragile, il était affligé de plusieurs troubles de l'élocution, dont un cheveu sur la langue et un bégaiement. Surtout, il achevait un parcours scolaire pour le moins contrasté. Son bulletin de 1888 énumérait ainsi plusieurs de ses défauts, tels que l'inattention, la désinvolture et le manque de ponctualité.

À huit ans, il était entré à la St. George's School d'Ascot, où sa fragilité physique avait fait de lui une cible toute désignée pour les tyrans en culotte courte. Ce fut peut-être cette expérience qui le poussa plus tard à tenir tête à des ennemis d'apparence redoutable. Toujours est-il qu'il fut profondément malheureux à St. George, maltraité à la fois par ses

camarades et par ses professeurs. On l'en retira pour l'envoyer dans un établissement moins prestigieux (mais qu'il apprécia bien davantage) : l'école des demoiselles Thomson à Hove, près de Brighton. Puis, en 1888, il partit pour quatre ans à Harrow, l'une des *public schools* les plus réputées du pays : plusieurs futurs Premiers ministres de Grande-Bretagne n'y avaient-ils pas étudié ?

On a souvent dit de Winston Churchill qu'il avait été un cancre, cependant le terme est un peu exagéré. Certes, ce n'était pas un grand mathématicien – cette faiblesse faillit compromettre son admission au Royal Military College de Sandhurst, jusqu'à ce qu'il réussisse l'examen de justesse en 1893 –, mais il avait de bonnes bases en littérature et en géographie, n'était pas le plus mauvais en français et excellait en histoire (même si, selon les critères d'aujourd'hui, il manquait d'esprit critique vis-à-vis des récits « impérialistes » qui étaient de règle à l'époque). Il connut également de belles réussites extrascolaires en devenant notamment champion d'escrime des *public schools*.

En réalité, l'école n'était pas vraiment faite pour lui. Ses parents et ses professeurs l'avaient catalogué très tôt comme paresseux et mauvais élève. Sa grand-mère, à peine plus généreuse, remarqua un jour : « C'est un garçon intelligent et pas méchant, dans le fond, mais il a besoin qu'on soit ferme avec lui. » Or ses maîtres ne parvinrent jamais à en tirer le meilleur.

Dans *Mes jeunes années*, l'autobiographie qu'il publia en 1930, il décrit cette période de sa vie comme ayant été « non seulement la moins agréable, mais aussi la plus vide et la

plus malheureuse ». Une situation exacerbée par sa relation avec ses parents, que l'on qualifierait aujourd'hui de « dysfonctionnelle ». On ne peut qu'être bouleversé à la lecture de leur correspondance d'alors : Winston recherche constamment leur approbation, sans jamais l'obtenir.

Comme l'illustre la biographie extrêmement (et sans doute injustement) élogieuse qu'il consacra à son père en 1905, il idolâtrait Randolph. Par certains côtés il lui ressemblait, même si cet homme décédé prématurément fut surtout pour lui un fantôme. Tous deux souffraient de dépression, possédaient d'immenses talents oratoires, étaient animés d'une ambition féroce et enclins aux erreurs de jugement. Mais ils n'eurent pas l'occasion d'apprendre à se connaître, le père ayant toujours privilégié sa carrière au détriment de sa progéniture.

Paradoxalement, en rejetant son fils il n'en avait que plus de pouvoir sur lui. Alors que ce dernier peinait à sa sortie de Harrow (il lui fallut passer les examens trois fois avant d'être accepté à Sandhurst), Randolph lui promettait « une existence minable, malheureuse et futile ». Ces critiques n'entamèrent en rien l'estime que Winston portait à son père. Comme il l'écrit dans un article de février 1931 paru dans le *Strand Magazine* : « Bien que je n'eusse que rarement discuté avec lui, et jamais sur un pied d'égalité, je conçus une admiration et une affection intenses pour sa personne et, après sa mort précoce, pour sa mémoire. »

Jennie, sa mère, avait eu des liens bien plus étroits avec lui. Fille d'un riche homme d'affaires new-yorkais et pur produit de son milieu, elle s'était pourtant tenue à distance

NE VOUS LAISSEZ PAS DÉCOURAGER...

de l'éducation de son fils. Ainsi qu'il l'expliquerait dans *Mes jeunes années* : « Je l'aimais tendrement, mais de loin. » Elle mourut en 1921 après un long veuvage rendu plus difficile encore par les dettes considérables que lui avait laissées son mari.

Au bout du compte, c'est de sa nourrice bien aimée, Mrs Everest, que Winston fut le plus proche durant son enfance. « Elle a été mon amie la plus chère et la plus intime pendant mes vingt premières années », confierait-il.

Churchill eut beau naître avec une cuiller en argent dans la bouche, il vécut donc une enfance difficile, marquée par la solitude, les mauvais résultats scolaires et les déceptions. Rares sont ceux qui, l'ayant connu à vingt ans, auraient pu deviner ce que la vie lui réservait ! Malgré bien des contretemps, il aurait néanmoins assez confiance en lui pour se tailler rapidement une place dans la conscience nationale. Quant à savoir s'il s'attendait lui-même à éclipser si complètement ses éminents ancêtres, il est permis d'en douter.

Corrigez vos défauts

*N'ayant aucune formation technique
ni universitaire, j'ai dû me contenter de glaner
quelques connaissances en chemin.*

CHURCHILL EN 1949.

Si le système éducatif ne permit pas à Winston de développer pleinement ses qualités, dès qu'il en fut libéré il prit soin de compléter lui-même son instruction. À certains égards, il fut l'un des plus grands autodidactes de l'histoire. Parmi les matières qu'il répugnait à étudier lorsqu'il y avait été contraint, nombreuses sont celles qu'il finit par apprécier (ou du moins par respecter).

Dans un discours prononcé à l'université d'Oslo en 1948, il admettait par exemple avoir changé d'avis concernant la littérature ancienne. Enfant, il nourrissait une profonde aversion pour elle, restant « insensible aux exhortations insistantes et parfois douloureuses à comprendre le charme et la précision des langues mortes ». Désormais, l'homme d'État expérimenté qu'il était reconnaissait l'« influence

unificatrice » des lettres classiques en Europe et dans le monde moderne en général.

Churchill ne regrettait pas pour autant son relatif échec scolaire. De fait, il était convaincu que cette expérience avait contribué à façonner pour le meilleur et pour le pire l'adulte qu'il était devenu. Il pensait notamment que sa maîtrise de l'anglais devait beaucoup à son exclusion du groupe des « meilleurs élèves ». D'avoir fait partie des plus mauvais lui avait donné un « énorme avantage » sur ses brillants condisciples, disait-il : pendant que ces derniers étudiaient le latin et le grec, lui avait dû se concentrer sur sa langue maternelle, comme il le raconterait dans *Mes jeunes années* : « Nous passions pour de tels cancre que seul l'anglais pouvait nous être enseigné. Mr Somervell, un homme charmant à qui je dois beaucoup, avait pour tâche d'apprendre aux enfants les plus stupides la compétence la plus méprisée : écrire en anglais courant. [...] C'est ainsi que je m'imprégnai jusqu'à la moelle de la structure fondamentale de la phrase anglaise, qui est une noble chose. » Et d'expliquer que lorsque ses camarades, loués pour leur maîtrise des langues anciennes, durent revenir quelques années plus tard à l'anglais, il ne se sentit nullement désavantagé par rapport à eux.

Une fois admis à Sandhurst, le jeune Winston commença à s'épanouir. Dès le début il se révéla excellent cavalier, et il termina huitième sur quelque cent cinquante recrues, avant d'intégrer le 4^e régiment de hussards en février 1895. L'école militaire lui offrit également l'opportunité d'approfondir ses connaissances théoriques, une chance dont il se saisit avec enthousiasme en lisant de nombreux ouvrages

fournis principalement par sa mère. Mais il dévorait avec un même appétit des romans, des récits historiques et des traités d'économie ou de philosophie.

En pragmatiste convaincu dans une nation insulaire qui pouvait se targuer pour quelques années encore d'être la plus grande puissance mondiale (l'Empire britannique ayant représenté jusqu'à un cinquième de la population de la planète), Churchill comprit très tôt l'importance de l'innovation et de l'esprit d'entreprise dans les victoires de sa patrie. Il entrevoyait clairement les avantages économiques d'un système éducatif performant. « Ceux qui pensent rendre le pays plus riche et plus stable en lésinant sur l'éducation et en réduisant à néant l'instruction de nos jeunes gens sont les êtres les plus ignorants qui soient », affirma-t-il dans une école en 1925.

Ce sujet continua de lui tenir à cœur même en pleine guerre, alors qu'il s'inquiétait pour la survie immédiate de la Grande-Bretagne. En 1943, il déclara dans une allocution radiodiffusée : « L'avenir du monde appartient aux peuples éduqués, qui seuls savent maîtriser les équipements scientifiques nécessaires à la suprématie en temps de paix et à la survie en temps de guerre. »

En réalité, il était partisan d'une éducation libérale au sens premier du terme, c'est-à-dire axée sur l'épanouissement global de la personne. En 1948, il développa cette idée dans un discours à l'université de Londres : « Le premier devoir des universitaires est d'enseigner la sagesse et non un métier, la force morale plutôt que des compétences techniques. » Voilà qui se rapproche beaucoup de